

Indochinois dans la France occupée

DOCUMENTAIRE « *Công Binh* » de Lam Lê évoque l'amère expérience des Vietnamiens envoyés dans les usines d'armement en 1939.

MARIE-NOËLLE TRANCHANT

En 1939, Georges Mandel, ministre des Colonies, lance la campagne de recrutement de la MOI (main-d'œuvre indigène*), pour suppléer aux ouvriers français mobilisés et faire fonctionner les industries d'armement, notamment les poudreries. Quelque 20 000 travailleurs indochinois sont ainsi réquisitionnés : un fils dans chaque famille de trois enfants. Un petit nombre est volontaire, espérant une vie nouvelle. La plupart sont issus de familles paysannes. Quelques-uns, fils de mandarins, serviront d'interprètes.

Le voyage vers cette France inconnue est terrible. On entasse les Vietnamiens dans les soutes des navires. Trois semaines sans voir le jour, à souffrir du mal de mer et du manque d'hygiène. Ce sera

pire à l'arrivée à Marseille, où ils sont hébergés à la prison des Baumettes, récemment construite. Pas de meubles, pas de toilettes. Pas de médecins. Devenus des ONS (ouvriers non spécialisés), ils seront ensuite dispersés selon les besoins de l'industrie, principalement dans le Sud-Ouest et le Sud-Est, encadrés par des officiers et des fonctionnaires coloniaux.

Avant les harkis

En principe, la réquisition devait s'achever à la fin des hostilités. Quatre mille Vietnamiens furent rapatriés après l'armistice. Mais le blocus anglais empêchant les liaisons maritimes, les autres restèrent dans la France occupée, employés désormais dans le forestage, ou comme ouvriers agricoles (ils implantèrent la culture du riz en Camargue). Les rudes conditions de la guerre s'ajoutèrent pour eux à l'exil, aux mauvais traitements, au dénuement extrême où ils

étaient laissés, volés souvent de leur maigre paie ou de leurs misérables rations.

Dans *Công Binh, la longue nuit indochinoise*, le réalisateur vietnamien Lam Lê évoque cette épopée tragique de la MOI. Parti de l'ouvrage de Pierre Daum *Immigrés de force* (Actes Sud), Lam Lê a retrouvé une vingtaine de survivants, aujourd'hui nonagénaires (certains ont disparu depuis le tournage). Leurs récits, même monocordes, et parfois répétitifs - mais comme le furent pour eux ces mornes jours sans fin - font le prix de ce documentaire.

Pour l'étoffer, le réalisateur a introduit un liant un peu indigeste d'images fictives et de lectures anticolonialistes primaires. Loin d'élargir l'horizon historique, les citations d'Aimé Césaire le bouchent par des accusations générales et partiales. Selon cette ignorance lyrique, les Français ne furent en Indochine que pillards et pirates...

Reste que le douloureux épisode de la MOI ne peut qu'inspirer aux Français, surtout à ceux qui restent attachés au Vietnam, que tristesse et honte. Avant les harkis, ces hommes furent déracinés puis abandonnés et méprisés par ceux qui en avaient la charge. Il est juste de leur rendre une voix, une présence, un visage. C'est ce que le film fait de mieux. Il faut le voir pour partager avec eux ces souvenirs amers. ■

* **A ne pas confondre avec la main-d'œuvre immigrée, fondée en 1923.**

À lire : *Itinéraire d'un petit mandarin*, témoignage émouvant de Lê Huu Tho (L'Harmattan).

 « **Công Binh. La longue nuit indochinoise** »

Documentaire de Lam Lê
Durée 1 h 56

■ **L'avis du Figaro :** ●●○○